

A TOUT AGE : ACTEURS, PROCHES ET SOLIDAIRES

**Réunion des Comités Départementaux de la Semaine Bleue
Paris le 26.03.2010.**

Depuis sa création, sauf erreur en 1977, (chacun sait que l'origine est en réalité bien plus ancienne...) la « semaine bleue » a souvent affiché **le souci de vivre ensemble**, de décloisonner la population trop crispée sur des critères d'âge, de mettre en relation jeunes et vieux, de reconnaître les différences pour qu'elles servent à créer du lien et non à diviser. Il faut dire que l'UNIOSS, discrètement travaillait et l'on reconnaît là sa patte humaniste et attentive. Dans cet esprit, on se souvient forcément de différentes formules qui ont servi de slogan à certaines éditions de cette « semaine bleue ». L'un d'eux a particulièrement marqué les esprits, c'était, sauf erreur là encore, en 1998, (déjà !) au point d'être récemment repris par un collectif qui se mobilise sur des questions d'actualité comme la création d'un cinquième risque de sécurité sociale permettant de palier les dépenses liées à la dépendance, et ce slogan était : « une société pour tous les âges. »

Il y a donc une constante dans les thématiques de la semaine bleue : la convivialité. Pas au sens ringard du terme qui ridiculise volontiers quelques initiatives un peu « has been » mais au sens le plus moderne et le plus engageant du terme, puisqu'il s'agit de vivre ensemble, de faire ensemble société. Cette année et pour deux ans, vous avez retenu un thème : « Ensemble à tout âge » et vous le déclinez de la manière suivante : « **A tout âge, acteurs, proches et solidaires.** »

J'ai donc grand plaisir à répondre à votre invitation et à essayer de développer quelques idées sur ce thème de travail : « **A tout âge, acteurs, proches et solidaires.** »

Chacun de ces mots mérite que l'on s'y arrête et que l'on développe un peu le contenu dont ils sont porteurs.

A tout âge :

Cette expression est particulièrement intéressante parce que l'on peut, en fait, la faire parler de deux manières qui constituent un paradoxe : Elle nous dit d'abord que tous les âges sont concernés et elle nous dit tout aussitôt qu'il n'y a pas d'âge pour être spécifiquement concerné puisque tous les âges le sont. L'âge ne fait rien à l'affaire et par conséquent tous les âges sont requis c'est-à-dire que l'âge n'est pas un critère pertinent.

Si tous les âges sont requis, on écarte d'emblée deux attitudes : le jeunisme et l'âgisme puisque l'un et l'autre ont pour effet d'écarter une frange de nos concitoyens de la scène sociale au motif de leur âge petit ou grand. On affirme donc qu'une socialité bien pensée concerne tous nos concitoyens et que l'âge ne peut pas constituer **un critère de ségrégation** ou de sélection pertinent.

On le sait, intimement mais comme il est difficile de se défaire de ce fonctionnement ! Et puis on le sait mais chacun de nous, quand cela nous arrange nous avons, il faut bien le dire, une certaine propension à légitimer une discrimination par l'âge parce que quand même il y a des limites... Ex : suppression du tarif réduit dans les transports en commun.

Il s'agit donc d'affirmer qu'il n'y a pas de limites a priori, pas de limites généralisables, à l'intérieur des critères de la citoyenneté et même avant, si l'on veut bien considérer l'enfant et l'adolescent comme un citoyen en devenir.

Il n'y a donc pas d'âge pour être acteur de la socialité, pour se ressentir proche et solidaire, forcément de façon interactive.

*A tout âge : acteurs, proches et solidaires. Comité National de la Semaine Bleue
Paris le 26 mars 2010 Michel BILLÉ Sociologue, Président de l'UNIORPA.*

Acteurs :

De quoi s'agit-il ? Être acteur c'est **jouer un rôle**, un rôle sur la scène sociale. La psychologie sociale nous est ici précieuse qui nous aide à préciser ce qu'est un rôle. La définition qu'en donnait Jean STOETZEL¹ semble particulièrement utile :

« Si l'on prend pour centre d'observation un individu, la place qu'il occupe détermine son statut et son rôle. **Le rôle, c'est l'ensemble des comportements à quoi les autres s'attendent légitimement de sa part.** » L'exercice de ce rôle permet à l'individu de **bénéficier d'un statut** : « **c'est l'ensemble des comportements à quoi il peut légitimement s'attendre de la part des autres.** »

Jouer un rôle permet donc de bénéficier d'un statut et ainsi d'occuper une place. Dans ce jeu dont l'acteur, on en conviendra n'a pas d'âge, l'individu procède intimement à une identification. Il s'identifie à son statut, celui-ci devenant élément de la conscience de soi.

Il s'identifie et ce terme, lui aussi, a son importance. En effet, c'est à Pierre SANSOT² qu'il faut emprunter une très belle définition de l'identité pour saisir, je pense, ce qui se joue : « *Mon identité c'est l'image que j'ai de moi, forgée dans le rapport aux autres, parce que j'ai par la suite à répondre à leur attente.* » En d'autres termes je ne peux devenir acteur, jouer un rôle, bénéficier d'un statut et finalement **élaborer une identité** que si les autres développent **des attentes à mon endroit**. Ça a l'air évident une fois que c'est dit mais c'est pourtant fondamental. Je ne peux personnellement être acteur que si, dans un jeu d'acteurs réciproque et complexe l'autre, les autres attendent quelque chose de moi.

Il me semble, par conséquent, que dans les discours que nous tiendrons, les uns et les autres, au cours de cette semaine bleue 2010, il nous faudra développer une réflexion sur ces attentes. **Qu'attendons-nous les uns des autres ?** Vieux qu'attendons-nous des jeunes ? Des plus jeunes, des moins jeunes, des déjà vieux ou presque ? Vieux qu'attendons-nous des vieux ? Jeunes qu'attendez-vous des vieux, des plus vieux, des déjà vieux des presque vieux, des pas vieux, des très vieux ? Nous ne pouvons pas tricher avec cette question. Il y va de notre capacité à nouer des relations sociales intergénérationnelles. Or il se pourrait bien que certains de nos contemporains n'attendent pas grand-chose, sinon rien, de certains d'entre nous, les plus pauvres, les plus malades, les plus handicapés, les plus âgés ou les plus jeunes...

Si nous n'attendons rien les uns des autres, déclarons que **l'individualisme**³ morcelant a gagné et renonçons à construire une société dans laquelle ensemble à tout âge, nous serions acteurs, proches et solidaires.

Si au contraire nous entendons affirmer qu'à tout âge, dès qu'il en a les capacités, et cela commence beaucoup plus tôt qu'on ne le croit, **l'homme est acteur** et doit être considéré comme tel, alors on affirme l'entrée de chacun sur la scène sociale, la scène de la socialité, là où ensemble nous avons à faire société.

Le lien social dont on nous rebat les oreilles, d'autant plus fort qu'on le malmène à première occasion, commence à se tisser exactement ici, dans l'expression des attentes et, de ce fait, dans **les jeux interactifs** de rôles, de statuts et de constructions identitaires que cela permet.

¹ Jean STOETZEL : « La psychologie sociale » Ed. Flammarion Coll. Champs. Paris 1978. P. 206.

² Pierre SANSOT, in « Identités collectives et travail social » sous la direction de Jacques BEAUCHARD, Ed. Privat, coll. Sciences de l'homme. Toulouse 1979.

³ Cf. Miguel BENASAYAG : « Le mythe de l'individu » Ed. La Découverte Coll. Armillaire, Paris 1998.

Cette question des attentes qui me paraît centrale dans notre réflexion, doit se déployer tant au niveau micro social qu'au niveau macro social.

Au **niveau micro social** les choses peuvent paraître simples : En famille, dans les relations avec nos proches, à l'intérieur des étages générationnels, qu'attendons-nous de l'autre ?

Tant que les choses se jouent dans les **trois générations** souvent idéalisées : enfants, parents et grands parents, on peut, sans faire pour autant d'angélisme, imaginer que les choses sont claires. Les attentes sont nombreuses, intenses, faciles à exprimer. Du coup les rôles sont nombreux, relativement définis, se jouent sur des registres multiples et procurent un statut assez fréquemment enviable. Les acteurs sont donc à l'aise, ils connaissent leur rôle et le jouent d'autant plus volontiers qu'il est le plus souvent gratifiant.

C'est sans doute moins évident dès que l'on ajoute à ces trois générations (qui s'entendent d'autant mieux qu'elles ne sont pas en général contraintes à la cohabitation) une **quatrième génération** plus âgée qui, avec un peu de malchance commence peut-être bien à souffrir des pathologies qui accompagnent parfois le grand âge. De quel contenu vrai est faite cette relation avec la quatrième génération ? Qu'attendent d'elle les parents de 30 ans et leurs enfants comblés par la diligence de grands parents dynamiques et encore jeunes ?

Qu'en est-il alors si l'on ajoute à l'édifice le **cinquième étage générationnel** ? Quelles attentes réelles formule-t-on à l'égard de ceux qui flirtent avec le siècle et qui terminent pour la plupart leur vie dans un établissement, accueillant dans le meilleur des cas ?

On le voit, le niveau microsocial n'est simple qu'en apparence et je n'ai pas envisagé les multiples situations où tout se complique parce que les **recompositions familiales** sont le plus souvent précédées de « décompositions familiales » qui laissent des traces, des blessures, engendrent des conflits durables et redistribuent le jeu de cartes des attentes et des rôles de façon parfois difficile à déchiffrer.

Dans ce niveau microsocial, il faut certainement porter une attention particulière au rôle joué par **les femmes de la génération intermédiaire, génération pivot**. Nos habitudes culturelles leur ont dévolu le soin de s'occuper des autres, jeunes ou vieux et elles sont de fait, le lien intergénérationnel, au point que lorsque pour des raisons multiples, il leur arrive d'être défaillantes, c'est tout l'édifice intergénérationnel qui se trouve menacé. Le niveau microsocial n'est pas simple, on le voit. Nous pourrions en reparler.

Qu'en est-il au **niveau macro social** ? J'y reviendrai dans un instant à propos de solidarité mais on mesure d'ores et déjà combien tout va être difficile si l'on entend dépasser le niveau des bonnes intentions et des déclarations politiquement et « gérontologiquement » correctes : vivre ensemble, sans discrimination, faire une place à chacun, restaurer le lien social, etc. Si c'est difficile en famille, comment serait-ce facile au niveau sociétal ?

Proches :

De quelle proximité parle-t-on ? La notion de **proximité est à la mode**. Tout se veut de proximité : la justice, la police, les services publics, les commerces, les équipements culturels, les hôpitaux, que sais-je ? Ne sont dupes que ceux qui le veulent bien, plus les choses s'éloignent, plus les distances augmentent, mondialisation et rentabilité obligent, plus on déclare, plus on proclame la proximité, à la fois pour masquer l'éloignement et pour rassurer ceux que la distance inquiéterait légitimement. Même en gérontologie, les réseaux entendent développer une réponse de proximité et les aidants que l'on n'ose plus dire familiaux ou naturels (encore heureux, parce que si l'on n'y prend pas garde on ne tardera pas à affirmer que chez les femmes soigner les vieux c'est une

donnée génétique) sont volontiers nommés de proximité... Il est vrai que l'on n'imagine mal ce que des « aidants d'éloignement ou de distance » pourraient bien faire au loin et non au près des personnes âgées...

La proximité est à la mode donc et à cause de cela elle suscite notre méfiance. Pourtant dans la déclaration que vous proclamez pour la semaine bleue : A tout âge : acteurs, proches et solidaires, cette notion de proximité peut prendre une force toute particulière.

Il suffit de laisser parler les mots : proches, nos proches. **Qui sont nos proches ?** La réponse familiale arrive de suite : nos proches nos conjoints, nos parents, nos enfants et petits enfants, évidemment. La réponse affective, déjà un peu plus large, arrive de suite après : nos proches, ceux que l'on aime quel que soit ou non le lien familial. Puis le cercle s'élargit et nos proches deviennent ceux qui nous entourent quotidiennement : voisins, amis relations, collègues ou anciens collègues, commerçants, etc. Il est intéressant d'observer que dans ces cercles concentriques, signe des temps, **la proximité géographique n'a plus rien à voir avec la proximité affective.** Il est même tout à fait courant que les plus proches affectivement soient, pour un temps au moins, les plus éloignés physiquement.

Qui sont donc les proches ? De quelle proximité parle-t-on ? De qui serons-nous proches dans ces rôles d'acteurs ? Peut-être faut-il se laisser aller à réactiver le mot, ancien désormais, de « **prochain**, » celui qui est si proche que pour un peu on passerait à côté de lui sans le voir.

Cette proximité est donc à penser là où nous sommes pour ne pas rester une intention dont la géographie interdirait la réalisation. Nous avons à être proches de nos proches ; qui nierait l'évidence ? Mais nous avons à **penser la proximité à l'échelle de la vie sociale** où nous pouvons nous inscrire : le quartier, la vie associative, la vie culturelle, la vie politique, les relations familiales, l'entraide de voisinage, l'action humanitaire, ou caritative, bref tout ce qui fait l'engagement de chacun dans la socialité.

La vertu de la proximité réside, je crois, dans le fait qu'elle désigne au plus près de nous ceux qui attendent de nous que nous nourrissions à leur égard les attentes qui leur permettront de jouer un rôle, même un second rôle, et de bénéficier au moins un peu d'un statut dans lequel ils pourront se reconnaître. **Tisser le lien social** exige de l'inscrire dans l'espace social, celui des relations vraies, quotidiennes, presque banales mais jamais insignifiantes, jamais sans signification.

Solidaires :

La proximité constitue donc une voie d'entrée vers la solidarité. Mais ce terme, à son tour, mérite qu'on le fasse parler.

Au fronton de la République sont inscrites les trois valeurs fondatrices de notre démocratie : **Liberté, Égalité et Fraternité.** Pour être vécue, chacune d'elles doit être affirmée, bien sûr et, parfois, déclinée en quelques principes qui permettent la mise en œuvre des valeurs. Le principe de **laïcité**, par exemple permet que soit mise en acte la valeur de liberté, dans sa dimension de liberté de penser, de croire et de pratiquer une religion. De même, le principe de **solidarité** constitue une déclinaison de la fraternité républicaine et lui permet, au moins pour l'instant encore, d'être, non seulement affirmée, mais vécue.

Il est d'ailleurs remarquable que jusque dans ces termes pourtant fondateurs, des effets de mode viennent faire en sorte qu'il soit par moment difficile d'utiliser certains d'entre eux. **La fraternité, par exemple, n'a pas le vent en poupe.** La solidarité du coup marche bien. Là encore on en parle d'autant plus qu'on ne la pratique pas forcément à hauteur de ce que l'on affirme dans l'intention politique.

La solidarité trouve sa base dans cette fraternité, c'est-à-dire dans l'attention portée à l'autre. Certains trouveront cette approche un peu trop chrétienne, peut-être, je le comprends, mais c'est ainsi. Le lien avec le prochain est évident. C'est sur cette base que reposent ces notions, mais c'est normal, c'est sur cette base que repose notre histoire. Il y a donc une proximité, une contigüité entre solidarité et charité. Soit, pour autant la notion de solidarité me paraît plus complexe et plus intense. **Être solidaire** en effet, c'est toujours au moins deux choses : se reconnaître un lien et se reconnaître une dette.

Un lien : il s'agit de se reconnaître relié, de décider de se relier, comme un engagement que l'on prend, au sens de l'engagement politique, parce qu'il y va de la manière de vivre ensemble dans une société donnée. Décider de se relier avec tous et, particulièrement, avec ceux avec qui, pour un peu, personne ne penserait plus à se relier, précisément parce que l'on n'attend plus rien d'eux. Décider de se relier, l'inverse du chacun pour sa peau... Tisser du lien, entretenir le lien social, voilà des notions qui prennent brusquement de l'épaisseur...

Se reconnaître un lien, affirmer la valeur ce lien alors qu'il se tisse avec les moins enviables de nos contemporains : les moins riches, les moins favorisés, les plus malades, les plus précaires, les plus pauvres, les plus exclus, les plus handicapés, les plus chômeurs et, finalement, les plus âgés. Volonté de se relier, **volonté éminemment politique** il va sans dire.

Une dette : il s'agit de se reconnaître une dette, alors même que nous n'avons pas conscience de l'avoir personnellement, ni même collectivement, parfois, contractée. La vulnérabilité des uns, leur situation tellement démunie constitue notre dette, à cause du lien, dette dont nous acceptons d'avoir à répondre personnellement et collectivement.

Comparaison avec l'emprunt bancaire : bon pour caution solidaire : vous vous reconnaissez une dette qui est contractée par quelqu'un d'autre et vous acceptez d'en répondre.

Il n'y a pas d'âge pour être solidaire, évidemment. Il n'y a pas d'âge pour se relier et pour s'acquitter de ses dettes, d'autant que l'argent qu'on leur donne est en réalité de l'argent qu'on leur doit... Tant que seront écrits au fronton de la République les trois valeurs déjà citées.

Pour faire quoi ?

Nous voici donc acteurs, proches et solidaires à tout âge... Mais pour faire quoi ?

Je ne crois pas qu'il ait dans ce domaine de palmarès de l'action ou de l'urgence. Ce qui se fait, là où ça se fait, modestement, délicatement a de la valeur et il est important que cela se fasse.

Au niveau **macro social** nous avons, en matière de solidarité, de formidables combats à mener dans deux directions au moins :

- Il faut sauver **le système de retraites par répartition**, sans lui c'est tout l'édifice de la solidarité nationale entre les générations qui s'effondre, et les plus pauvres, comme toujours, paieront le prix fort.
- Il faut construire **un cinquième risque de sécurité sociale** (on peut certainement discuter les mots utilisés) sans lui les plus démunis de nos concitoyens vieillissants n'accéderont pas à l'accompagnement dont ils auront besoin quand ils perdront une part de leur indépendance. Il faut donc que cette construction vienne s'ajouter à la construction solidaire et qu'elle ne se contente pas d'être une construction libérale, évidemment !

Ces deux éléments sont les piliers de la solidarité que nous avons à inventer pour demain.

Au niveau **micro social**, où certains, peut-être, se sentent plus spontanément à l'aise, nous avons à valoriser tout ce qui relie, tout ce qui, utilisant la proximité, physique et communicationnelle, (les technologies de la communication nous offrent des possibilités considérables) nous avons à valoriser donc, tout ce qui tisse du lien entre les générations et fait sauter les barrières d'âge que

l'on croit si souvent utiles et qui ne font que cloisonner une société qui glisse progressivement vers une société de dé-liaison.

La vie ne s'arrête pas à la retraite, elle ne commence pas non plus à la retraite. La solidarité intergénérationnelle au travail est une belle aventure certains savent la conduire et nous montrent qu'aucun secteur de la vie ne peut rester extérieur à la démarche que vous proposez, que nous proposons cette année.

A tout âge : acteurs, proches et solidaires, c'est vrai ou ça peut l'être, à l'école, à l'université, au travail, dans les associations, les quartiers, dans l'action culturelle, dans les pratiques artistiques, dans les pratiques sportives, à l'hôpital, dans les Églises pour ceux qui les fréquentent, dans l'action politique et syndicale, dans les relations familiales et amicales, que sais-je ? Rien n'est négligeable dès l'instant où ce socle d'un individu acteur, proche solidairement de ses semblables est à l'œuvre.

Pour conclure : A tout âge, voilà un élément fondamental dans la construction d'une mixité sociale nécessaire. Vieillir est une chance, n'en doutons pas, mais ce n'est pas une chance seulement pour celui qui ne meurt pas encore et qui par conséquent avance en âge, c'est une chance aussi pour celui qui profite ainsi de sa présence et se nourrit de celle-ci.

C'est parce que les plus vieux ont vécu plus longtemps que les autres qu'ils ont été des constructeurs de ce qu'est notre humanité aujourd'hui. C'est ce en quoi **nous leur sommes redevables** au nom même de la solidarité.

Tisser encore du lien, se nourrir et se désaltérer à l'expérience de leur vie, les regarder comme acteurs, cheminer encore en proximité avec eux c'est bien le moins que nous puissions faire, ce faisant nous serons surpris que l'eau de la source soit encore si fraîche.

Michel BILLÉ, Sociologue
Président de l'UNIORPA.